# VENDREDI

HEBDOMADAIRE LITTERAIRE ET POLITIQUE

*FONDÉ PAR DES ÉCRIVAINS ET DES JOURNALISTES ET DIRIGÉ PAR EUX*

3e Année. - N° 89 — Le N° 1 fr. — 7, Boulevard Haussmann, PARIS - Tél. Provence 79-30 — Chèques Postaux 1904-19 — 16 Juillet 1937



*EN SEPTIÈME PAGE :*

Autour et alentour du "Tour"


# Après un an de guerre en Espagne

## CONTROLE ET NON-INTERVENTION

Lundi soir. — *A l'heure où nous écrivons ces lignes, on ne sait pas encore comment aura tourné l'affaire de la non-intervention. Et sans doute peut-on prévoir qu'elle tournera en eau de boudin : c'est assez l'habitude. Il paraît que ces dérobades perpétuelles, ces compromis hypocrites, cette façon de ne jamais parler franc sont le fin du fin de la diplomatie. Et toujours céder, toujours feindre, la sauvegarde de la paix.*

*On peut constater cependant que quand la France a dit, ou paru dire : « Si le contrôle ne continue d'être exercé que sur la frontière des Pyrénées, la non-intervention est morte, et nous rétablissons le statu quo, c'est-à-dire le libre commerce avec le gouvernement légal espagnol, selon la loi internationale », on en revenait exactement à ce qui aurait dû être fait en juillet 1936.*

*On en revenait là, un an plus tard, et dans des conditions qui n'étaient, certes, plus celles du début. Avec l'Allemagne et l'Italie installées en Espagne colonisée, et poursuivant, et commençant de réaliser leur plan de couper la France de ses ressources africaines, d'ouvrir à son Midi une quatrième plaie — une quatrième frontière menacée — et de faire de la Méditerranée, route impériale — pas seulement pour nous — un chemin creux semé de embûches, hanté par les brigands. Qui pourrait dire que la paix est aujourd'hui plus assurée qu'il y a un an? Qui? Surtout, que les conditions de la guerre ne sont pas bien mieux établies ?*

*Mais il n'est plus question de cela, du recours à la loi internationale. Le gouvernement français ne demande pas tant. Fermement attaché à la non-intervention — et la non-intervention immédiate, loyale, générale, contrôlée, eût été, serait encore, même tardive, la meilleure politique de paix — il déclare seulement que le contrôle international doit exister partout ou nulle part, et qu'il sera suspendu demain à la frontière française s'il n'est pas, d'ici là, partout rétabli. La non-intervention demeurera ; la frontière française demeurera fermée : simplement, elle ne sera plus contrôlée toute seule.*

*Cette résolution, pour modeste qu'elle fût, a pourtant produit son effet. Les puissances totalitaires avaient si bien perdu l'habitude qu'on leur parlât fermement qu'elles en ont été égarées. Et que ces humbles mots, bien prononcés, ont assaini l'atmosphère. Leur modestie même, en nous assurant l'accord de l'Angleterre, a accru leur efficacité.*

*On nous permettra de ne pas nous réjouir exagérément du bon effet de cette énergie limitée. Si mince qu'elle soit, durera-t-elle ? Nous nous réjouissons, pour nous, de poser toutes ces questions sans connaître leur réponse, qui sera partiellement faite quand paraîtra ce journal. Cette ignorance totale de la suite nous permet, en effet, de les poser ingénuement. Le courage ayant fait ses preuves, l'abandonnera-t-on cependant ? Ruse, mensonge et compromis reprendront-ils la direction des rapports diplomatiques, avec leur double caractère, d'être la consécration timide, par les Etats démocratiques, du cynisme des Etats totalitaires, qui signent tout ce que l'on veut, en frappant du poing sur la table, s'il est bien entendu qu'une signature engage la France et l'Angleterre, et couvre l'Allemagne et l'Italie, avec l'approbation soulagée des deux autres ?*

*Il est cependant un point sur lequel l'abandon serait particulièrement grave. Il s'agit du droit de belligérance accordé aux deux partis, et pratiquement valable pour le seul parti qui possède des navires, les rebelles.*

*L'Angleterre serait, paraît-il, en train d'envisager un droit de belligérance limité aux eaux territoriales, c'est-à-dire tel qu'il se pratique en fait. Reconnaître un fait, accorder le mot qui reconnaît le fait, limiter le mot au fait existant, en paraissant accorder davantage, c'est, en effet, la politique, dite réaliste, de l'Angleterre. Mais reconnaître un état de fait, en lui accordant le mot qui le définit (quitte à réduire la valeur du mot à l'importance du fait qu'on veut bien reconnaître), c'est établir un principe, et, pour nous, Français, comme pour beaucoup d'autres, affirmer une valeur de jugement, une valeur morale. C'est déjà reconnaître la légitimité pratique de la rébellion de Franco. Par exemple, signer avec lui des traités de commerce, passer des conventions industrielles. Cette inclination tentante, où nous convie l'Angleterre, lui donnerait le bénéfice de l'argent, et à nous, celui de la trahison. Il paraît peu probable que notre gouvernement y souscrive.*

*Rappelant les paroles que prononçait, l'an dernier, Léon Blum à Genève, quand celui-ci disait, avant l'affaire d'Espagne, qu'il fallait « accepter l'éventualité de la guerre pour sauver la paix » avec un « plein courage », Jean Guéhenno écrivait, la semaine dernière, dans* Vendredi :

*« Peut-être avons-nous manqué de ce « plein courage ». Reconnaissant le devoir du risque, nous n'avons pas osé le courir, ou plutôt nous n'avons pas assez précisément donné aux fauteurs de la guerre espagnole le sentiment que nous étions prêts à le courir. Toute l'histoire d'une année en a été changée. »*

*Et il ajoutait :*

*« A en juger par les événements de la dernière semaine, la fermeté et la résolution promettent d'être plus favorables à la paix. »*

*Une semaine a suivi l'autre, comme l'affaire d'Espagne a suivi l'affaire d'Ethiopie qui inspirait à Léon Blum de si lucides et courageuses paroles. La formule de Guéhenno demeure valable. La seule valable. Prévaudra-t-elle ? Mieux vaut peut-être se trouver à l'heure où l'on peut encore se poser la question.*

**HISTOIRES PROVENÇALES**

— Ah ! Funérailles ! Voilà que sainte Marthe a laissé échapper la Tarasque...

## Un message

Madrid, 6 juillet 1937.

De cette terre d'Espagne, antique patrie de toutes les valeurs de culture et de beauté, aujourd'hui ravagée par la guerre et la barbarie fascistes, les écrivains rassemblés pour la défense de la culture et de la dignité humaine, demandent à leurs amis de France, et en particulier aux rédacteurs du Journal "Vendredi", de redoubler d'efforts dans la lutte qu'ils ont entreprise pour faire éclater la vérité et reconnaître la justice.

Rafael Alberti, Maria Teresa León (Espagne), Julien Benda (France), Stephen Spender (Grande-Bretagne), Max Aub (Espagne), Claude Avéline, Georges Soria, André Chamson, Tristan Tzara (France), Malcolm Cowley (Etats-Unis), Koltzov M. (U.R.S.S.), Willi Bredel (Allemagne), Carlos Pellicer (Mexique), José Mancisidor (Mexique), Martin Andersen Nexo (Danemark), Nordhal Grieg (Norvège), Ludwig Renn (Allemagne), Alexei Tolstoi, Victor Fink, A. Barto (U.R.S.S.), Erich Weinert (Allemagne), A. Fadeev (U.R.S.S.), José Bergamin (Espagne), J. Mikitenko (U.R.S.S.), Stephan Iankoff (Bulgarie), Juan Marinello (Cuba), Léon Moussinac, René Blech (France), César Vallejo (Pérou), Vicente Huidobro (Chili), Jef Last, J. Brouwer (Pays-Bas), C. F. Vaucher (Suisse), Pablo Neruda (Chili), Raul Gonzalez Tunon (Argentine), Sylvia Townsend Warner (Grande-Bretagne), Félix Pita Rodriguez (Cuba), Edgell Rickwood (Grande-Bretagne), Jaime Cortecao (Portugal), Valentine Ackland, Doris Russell Bank (Grande-Bretagne), Denis Marion (Belgique), Ambrogio Donini (Italie), Seu Rung Hai (Chine), Anna Seghers (Allemagne), André Malraux (France).

**Ce document a été signé à Madrid par les écrivains membres du Congrès pour la Défense de la Culture, le jour même où entraient à Brunete les troupes de la République, et où, par représailles, les fascistes lançaient sur Madrid 800 obus de 210.**

**La semaine prochaine, notre directeur André Chamson tirera, pour les lecteurs de Vendredi, l'enseignement de ce voyage, qu'il vient d'accomplir avec les autres délégués français et étrangers, au pays où la liberté résista victorieusement à tous les assauts de la mort.**

## DEUX GRANDES VOIX ESPAGNOLES

*Vendredi* remercie respectueusement, et avec une émotion que partageront nos lecteurs, M. Ossorio y Gallardo, ambassadeur d'Espagne, et M. José Gaos, Commissaire de l'Exposition, d'avoir bien voulu nous permettre de reproduire les admirables discours qu'ils prononcèrent lors de l'inauguration du pavillon espagnol.

Ce ne sont point là discours pompeux ni techniques. On n'y relèvera ni les dates des expositions auxquelles l'Espagne participa antérieurement, ni le moindre parallèle scolaire entre l'art et la technique, ni de subtiles considérations sur l'évolution du machinisme...

Mais, par ces deux grandes et nobles voix parle, à notre peuple, le peuple espagnol.

Puisse la France comprendre ce que représente la tragédie de l'Espagne : pour l'avenir de l'Europe, et pour la paix, et pour elle-même.

### *Le caractère espagnol*

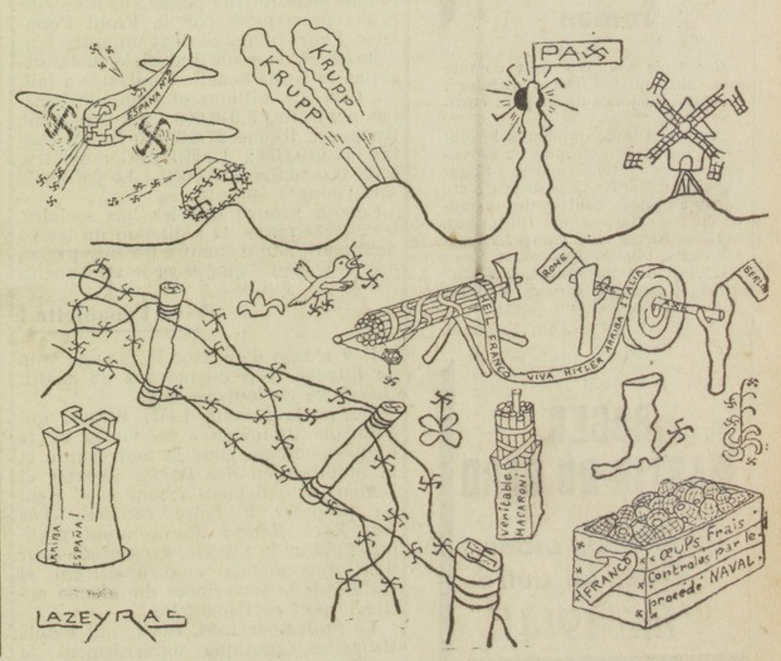
**Extrait du discours de M. Ossorio y Gallardo, Ambassadeur d'Espagne**

Pendant que des gens stupides et malveillants posent la question s'il est vrai que nous avons vendu le Musée du Prado, nous défendons avec ténacité celui-ci et les autres trésors que bombardent avec prédilection les avions fascistes ; nous créons de nouvelles écoles ; nous multiplions nos publications ; nous présentons à l'étranger nos intellectuels et, en somme, nous procédons à la valorisation des œuvres de notre esprit, de la même façon ou d'une façon plus large même que nous mettons en valeur notre défense armée. Car nous savons que, à la longue, les destins des peuples ne sont pas déterminés par les explosifs, mais par le cerveau.

C'est là la raison pour laquelle l'on publie aujourd'hui dans l'Espagne républicaine de magnifiques revues ; c'est là, la raison pour laquelle, dans les usines et dans les régiments, l'on édite des journaux ; c'est là, la raison pour laquelle il y a des bibliothèques dans les tranchées, et c'est là, la raison pour laquelle se produit ce glorieux paradoxe que la guerre sert à diminuer l'analphabétisme, puisqu'on compte par milliers les hommes qui ont appris à lire et à écrire sur les champs de bataille. Quel magnifique symbole que celui de ces soldats espagnols qui ont réussi à trouver la plus noble synthèse de la personnalité, celle qui consiste à être consciemment et à toute heure, disposé à mourir à l'instant même et à avoir à la fois l'imagination illusionnée comme si l'on ne mourrait jamais.

### *Rayonnement de la Culture*

**Extrait du discours de M. Gaos, Recteur de l'Université de Madrid**

Je dois vous présenter en quelques mots notre pavillon tel qu'il sera dans quelques jours encore, quand il sera tout à fait ce que nous avons projeté. Il ne pouvait pas être question pour nous de donner même un aperçu de l'ensemble de la vie espagnole au point de vue de l'art et de la technique. Ainsi nous en avons choisi seulement quelques échantillons : ceux qui nous ont semblé les plus expressifs de l'idée que nous avons de notre peuple. A vous et à tous les visiteurs de notre pavillon de juger si nous avons vraiment réussi à l'exprimer : à moi de la définir pour terminer. Nous pensons que le peuple espagnol n'est ni une intelligence ni une sensibilité, mais un caractère, un caractère moral. Ce caractère consisterait à ne pas pouvoir comprendre et à ne pas pouvoir admettre que la réalité ne réponde pas à l'idéal. C'est pour cela que, quand le peuple a eu foncièrement une foi religieuse, il s'est battu pour soumettre à cette foi, non seulement toute la vie espagnole, mais aussi la vie du monde entier, du monde connu et civilisé comme du monde barbare ou sauvage qu'il s'épuisa à découvrir, conquérir et catéchiser. Pour la même raison il se tourne bien moins vers la technique, où l'homme vainc la nature en lui obéissant, que vers l'art, où l'esprit maîtrise la réalité en la niant — ce dont vous avez l'éclatant témoignage dès l'entrée même de notre pavillon. Pour la même raison aussi, et comme il est bien connu, notre peuple n'est pas un peuple de gens raisonnables, mais de gens fous — fous d'idéal. On ne peut donc compter sur lui que pour des chimères. Mais on peut compter sur lui comme sur personne pour des chimères telles que découvrir un autre monde et fonder sur lui une civilisation conforme à l'idéal chrétien d'autrefois ; telles que lutter et mourir pour un monde et une civilisation conformes à l'idéal moderne, non pas de démocratie ou de dictature, si elles devaient être imposées ou empêchées par la violence de la révolution ou de la guerre ; mais l'idéal de libre et pacifique autodétermination des peuples au sein du respect mutuel et de la collaboration de tous à l'histoire de la culture humaine. Et pour la même raison enfin, ainsi que sa créature la plus réussie et son symbole le plus glorieux, qui revient à la raison, c'est-à-dire, s'accommode de la réalité, seulement pour mourir, le jour où il faudrait se plier définitivement à la bassesse, à l'ignominie, à la laideur de la réalité mensongère, le peuple espagnol ne serait plus. Mais tant qu'il y aura sur la terre un espoir d'idéal, il ne périra point.

**L'ESPAGNE... AUX ESPAGNOLS**